

Paris, ce 17 juillet 1971

Cher Christian,

Ta lettre du 14 et ma lettre du 15 mai se sont croisées; peut-être en sera-t-il de même cette fois, peut-être pas; mais ce qui est certain, c'est que nous allons bientôt prendre la route, et qu'à mon retour je flanque "Phases" sur le marbre; et que j'ai des photocopies nouvelles pour toi - deux excellentes raisons pour au moins essayer de te devancer cette fois-ci. Les photocopies: je sais que le rythme en est désespérément lent, mais il faut bien dire aussi, à ma décharge, que je n'ai pas de machine personnelle; qu'une fois retrouvés les documents dans ma bibliothèque, il faut encore que je ~~cherche~~ une machine en bon état soit à la poste, soit dans un supermarché, et que neuf fois sur dix la dite machine est en panne; et que par dessus tout je manque de temps, pour cela comme pour le reste. Comme pour voir les expositions ~~parisiennes~~, même celles qui me tiennent le plus à cœur à la tienne par exemple, que finalement nous n'avons pas vue, bien que Simone et moi nous soyons spécialement déplacés le samedi qui a suivi ton vernissage, le seul samedi où nous puissions disposer de notre après-midi, les autres étant mobilisés par l'arrivée de divers amis de province que leurs propres occupations contraignent généralement à venir pour le week-end; et pour nous heurter à la porte close de la Galerie de France, désormais fermée l'après-midi du samedi, sans doute pour faciliter les contacts entre l'art et les gens qui travaillent; cela, c'était nouveau pour moi. Nous enregistrons: le plaisir de voir tes logogrammes nous aurait facilement fait oublier le déplaisir de nous transbahuter dans ce quartier encombré, mais y être venus pour rien (car nous n'avions rien d'autre à y faire), la coupe débordait. Revenus et home, j'ai mieux regardé la carte d'invitation; il y était évidemment mentionné que la galerie fermait le samedi après-midi, mais j'avoue n'y avoir pas pris garde, étant donné que ces moeurs nouvelles avaient jusqu' ~~alors~~ <sup>alors</sup> épargné la Galerie de France. Comme les autres jours, la dite galerie n'est ouverte qu'aux heures dites ouvrables, celles pendant lesquelles précisément je ne puis disposer de mon temps, cette année surtout où nous avons dû faire face à des problèmes plus préoccupants que jamais, il m'a bien fallu renoncer, je ne dirai pas à voir, mais à découvrir tes logogrammes, car je présume que bien sûr ceux qui s'y trouvaient exposés sont sans commune mesure avec ceux que tu es pu m'envoyer pour "Phases", ne serait-ce qu'au point de vue dimensions. Voilà, cher Christian, un épisode bien pénible à te rapporter, mais que gènerions-nous, l'un et l'autre, à ce que je te fasse mille compliments hypocrites ou mille critiques feintes sur ce que je n'ai pas vu? Mieux vaut compter sur ta compréhension pour ne pas m'en vouloir, et penser que tu te consoleras assez facilement de notre absence forcée puisque ton exposition me semble avoir recueilli un assez beau succès, d'après les articles que j'ai pu lire dans "Le Monde" et "L'art vivant", pour ne parler que de ceux qui ~~ne sont tombés~~ <sup>ont tombé</sup> sous les yeux.

Pour en revenir à ce numéro de "Phases" auquel je mets la dernière main, je pense que tu es au, par Lauritzen, que nous avons repris notre correspondance, qu'il figure au sommaire de ce numéro, et que tu es reçu les contes de lui que tu m'aurais proposé de traduire. En fait, je tiendrais essentiellement à trouver ces textes, ces traductions, sous ma porte, lorsque nous regagnerons Paris (que nous ne quitterons d'ailleurs que le 3 août) mais je ne sais pas si tu auras eu d'ici là le temps de les faire). Ton dernier bulletin de santé ne me semblait pas aussi revigorant que nous l'aurions souhaité, que nous continuons à le souhaiter; et je sais que ce travail de traduction est assez ingrat, et donc fatigant. Mais d'un autre côté, Lauritzen semble très attaché à l'esprit que nous représentons, toi et moi, quoique de manière différente; il s'est offert à m'offrir dans le recouvrement plus ou moins illusoire de la présence Hensen; et puisque par dessus le marché tu t'es en quelque sorte porté

garant de la qualité de ses écrits, je préférerais, tant qu'à faire, qu'un des deux ou trois contes qu'il t'a envoyés puisse paraître dans ce N°3, en bonne voie de parution désormais; tandis que le N°4, si je suis sûr qu'il paraîtra un jour, je ne sais pas encore quand, et en tout état de cause, en respectant notre rythme actuel de parution, ce ne se serait pas avant l'automne 1972, même compte tenu d'une problématique héritage ou gain au tiercé qui remettrait définitivement nos finances à flot. Je pense que tu es d'accord pour reconnaître qu'il vaut mieux épargner à notre ami cette longue attente supplémentaire ! Donc, cher Christian, si tu le peux, avant le 30 juillet, et sinon pour le 1/9 au plus tard, envoie moi ton sélection des contes de Lauritzen; ou choisis en mon nom celui des deux ou des trois qui te semble le plus intéressant ou le plus percutant, et ne traduis que celui-là. Tu es carte blanche.

En ce qui concerne la collaboration de Dotremont lui-même, j'aurais voulu, j'aurais aimé, je le ferais sans ta permission si ton adresse m'était inconnue, mais elle m'est connue et par conséquent je ne puis le faire, j'aurais aimé publier donc dans ce N°3 de "Phases" les trois poèmes de "L'Étation ex tumulte" qui composent la "Chronique" de 1968. D'une part, tu n'es plus figuré dans "Phases" sous cette forme poétique depuis le N°4 de l'ancienne série, et d'autre part, ce futur N°3, remarquablement riche en textes théoriques et essais, est assez peu nanti en poèmes purs. Qu'en penses-tu ? Ta réponse à ce propos est plus urgente encore, pour l'établissement définitif de mon sommaire, que les traductions de Lauritzen, et là, il suffit de quelques mots pour rectifier ma proposition ou me soumettre une contre-proposition, mais que je souhais tout de même dans le même sens (c'est-à-dire poème/s), pour l'équilibre du numéro. Te répéter que ce numéro sera encore plus somptueux et dense que les précédents serait idiot; tu le verras bien par toi-même.

Bientôt te lire - mais vite cette fois, si tu veux que je te lise avant notre départ (tour de France d'un ami à l'autre : de Brest à Nice, où un nouveau foyer d'activité est apparu).

En attendant, nous aimerions que tu te portes bien. = mieux.

Amicalement à toi,